

Labiche avait son pain. Cependant, il est en proie à la peste comme toute sa génération. Il a assisté à la première de *Chatterton*, et, sous le coup d'une véritable ivresse, il écrit à un ami :

“Je viens de voir *Chatterton*; je suis encore tout palpitant d'émotion ; mon cœur saigne, comme broyé dans un étau. J'ai la fièvre ; je ne croyais pas qu'on pût vous remuer ainsi avec des paroles. Au lever du rideau, le poète vous prend, vous étreint, vous enlace et vous retourne à sa guise jusqu'au dénouement, qui est horrible, et puis il vous jette dehors, anéanti, accablé, haletant. Je vais me mettre au lit ; mon sommeil sera un sublime cauchemar. Le drame de Vigny m'emplit ; il circule dans mes veines ; c'est mon sang. Bonsoir, je radote ; je vais fermer ma lettre, car si je la relisais, j'aurais honte d'avoir été fou ce soir.”

Le voilà donc en délire et intoxiqué jusqu'aux moelles de ce virus dont il contribuera un jour à nous débarrasser.

A son retour d'Italie, il prend la plume à son tour. Son père lui a demandé :

— Que veux-tu faire maintenant ?

— Des lettres, répond Labiche.

Il commence par porter de la copie aux petits journaux de l'époque, *l'Essor*, *le Chérubin*. Cela passe inaperçu.

Labiche veut sortir de la foule obscure, et, tout de suite, il écrit son premier roman. C'est intitulé *la Clé des champs*, et c'est conçu d'après l'idéal en vogue, l'idéal romanesque et faux de 1838. Le héros pleure des larmes de sang, rugit des cris de passion, s'échappe dans la vie libre et folle. Labiche est plus romantique que Hugo, que Dumas et que Vigny. Grâce à Dieu, l'éditeur fit faillite ; devant cette ruine imprévue, Labiche s'arrête et réfléchit. Il se dit que le romantisme est une voie de banqueroute et qu'il n'a pas le droit de condamner à la misère les libraires qui se chargent de sa prose. Et le voilà guéri... guéri pour deux ans.

Il eut des rechutes. Meilhac, qui fut son successeur à l'Académie française, disait de Labiche qu'il avait toujours eu un petit génie à ses côtés, chargé de le retenir au moment où il s'engageait hors de sa vocation. Je suppose que, en 1839, le petit génie intervint et fit comprendre à Labiche que le roman n'était pas fait pour lui et qu'il devait essayer du théâtre. Labiche ne se le fit pas répéter ; la même année,

il donne au Palais-Royal *M. de Coyllin*, ou *l'homme infiniment poli*. C'était un drame, on y donnait des coups de poignard, et vers la fin, comme dans les pièces de Hugo et d'A. Dumas, il y avait sur la scène toute une jonchée de cadavres. Il récidiva dans ce genre avec *l'Avocat Loubet*, une pièce conçue sur le même patron, sombre, hurlante, ensanglantée.

Le petit génie eut, cette fois, un mouvement d'impatience et crut devoir donner à son ami un nouvel avertissement, plus significatif que tous autres.

L'Avocat Loubet avait été présenté au théâtre du Panthéon. Le directeur de ce théâtre était chapelier, et il avait pour collaborateurs quatre ou cinq membres du Comité de lecture, qui tous, comme lui, faisaient dans le chapeau, quand ils ne faisaient pas dans le drame. Labiche se présenta, sa pièce en main, devant cet aréopage ; il entra, salua, mit son chapeau sur la table et commença la lecture. Vers le milieu du premier acte, un des membres du Comité prit négligemment le chapeau de Labiche, regarda la marque du fond, fit la grimace, et passa le chapeau au voisin, qui, lui aussi, esquissa la même moue. De main en main, le chapeau fit ainsi le tour de la table, pendant que Labiche achevait la lecture de son premier acte. On lui déclara qu'il était inutile d'aller plus loin et que la pièce était refusée. Labiche avait suivi la scène et il avait compris. Le directeur ainsi que tous les membres du Comité étaient des chapeliers de la rive gauche, et Labiche achetait ses chapeaux sur la rive droite. Il revint donc mélancoliquement avec sa pièce malheureuse, et il comprit la moralité de cet apologue. Elle revenait à peu près à ceci : “Laisser là le drame, laisser les poignards et tout le bric-à-brac des romantiques. Faire de la comédie. *L'Avocat Loubet* est mort, *M. de Coyllin* est enterré, mais il y a toujours sur la terre... des chapeliers.” Labiche était bien converti, cette fois, guéri pour toujours de sa crise d'erreur. Le “petit génie” ne l'abandonna point, mais il n'eut plus à intervenir que pour l'encourager et le maintenir dans la bonne voie.

III. LE MARIAGE.— LA VOIE NOUVELLE

En 1840, Labiche se marie. Il épouse une femme qui sera la bonne compagne de sa vie et qui pourra donner congé au “petit génie” dé-